

LACAN FOLISOPHE

Philippe De Georges

Il est bon de prendre chaque lecture comme une parole qui nous est adressée. Ainsi fait naïvement celui qui dit : « ça me parle ! », quand ce n'est pas une voix sans corps ni tête qui nous intime : « Lis ce livre ! ». Tout se passe alors comme si cette pensée qui vient à notre rencontre naissait au jour spécialement pour nous. L'Autre soudain penché sur notre épaule forme des mots qui trouvent le chemin de nos cœurs, fouille au dedans de nos entrailles, lève en nous une poussière inspirée. L'Autre a des lèvres de velours pour susciter notre engouement. Il sait mordre, même, là où la chair est sensible au verbe, où ça résonne, où ça vibre. Cette voix qui nous interpelle éveille par ses échos « l'habitant intérieur » aux aguets quelque part dans nos reins de lecteur.

Voilà comment les *Ecrits* de Lacan et la transcription de son séminaire m'ont servi d'aliment. Je n'y ai rencontré nulle forme de sagesse. Rien qui vienne apaiser mon intranquillité. Je n'ai d'ailleurs jamais cherché ni espéré cela. Qu'il faille bien calmer la douleur d'exister, l'angoisse de vivre, nos fiévreuses insomnies, Freud nous l'a suffisamment dit pour qu'il ne soit pas besoin d'en rajouter une couche. Mais à *l'écoute du Logos*, c'est autre chose qu'on attend. Tant pis pour les marchands de sommeil psychique : Lacan ne nous apporte aucune promesse de réconciliation. Autrement dit : « Il ne s'agit pas d'introduire la philosophie dans le boudoir (aucune passion cruelle), mais le bordel dans la philosophie¹ ».

Si quelque chose doit nommer le rapport constant de Lacan à la philosophie, c'est bien le mot de subversion. Le modèle de celle-ci est à prendre dans ce qu'il a appelé « Subversion du sujet et dialectique du désir » et dans le traitement qu'il impose à ce concept qui est – ou qui était – au cœur de la pensée du moment : le concept de sujet. Celui-ci se trouve au carrefour de la philosophie, du droit, de la politique et de la psychologie. Lacan le prend et s'en empare

¹ Philippe Sollers, *Une vie divine*, Gallimard, Paris 2006, p. 184.

pour subvertir tous les usages précédents, pour le vider de tout ce que ces traditions y ont inscrit. Le mot est donc récupéré, mais aussitôt retourné comme un gant, au profit d'une logique nouvelle.

Lacan n'est pas seul à subvertir ce que véhicule dans l'usage le mot si comode de sujet. Nietzsche avant lui a voulu réfuter ce qu'il appelait joliment « la mythologie du concept de sujet » : comme si l'agent pouvait être distingué de son acte ! Comme s'il était *derrière*, quelque part en amont. Comme si le sujet était autre chose que l'insondable choix qui l'anime !

Cette torsion lacanienne n'est pas un fait unique, mais une constante. Ainsi en est-il des outils forgés par Hegel, de la dialectique du maître et de l'esclave, par exemple, mise à contribution et détournée au profit d'une élaboration inédite du lien interpersonnel (le schéma L) et d'une refondation de la notion de narcissisme.

Ces exemples parmi tous les autres donnent la clé de cette démarche récurrente de Lacan, de sa version singulière du dialogue qu'il poursuit incessamment avec les philosophes de toujours comme avec ceux de son temps. Le dialogue passe par l'emprunt d'un outil de pensée qu'il modifie et fait à sa main, qu'il façonne et assimile, afin de faire un pas de plus à l'intérieur de la construction de sa clinique et de la théorie freudienne. Là où Freud pêche par défaut, où sa plume s'est arrêtée, où quelque chose a manqué pour qu'il puisse faire la percée décisive qu'il cherchait ; là où la psychanalyse est en panne et nécessite pour son avancée qu'on aille avec Freud et plus loin que lui, Lacan fait ce pas, par le biais de cet emprunt détourné d'un outil philosophique. Et c'est en fait une double torsion, qu'il imprime : au concept utilisé sans ambages, et parfois sans référence explicite, et au trajet freudien, dont il opère le dépassement subreptice.

Freud n'est jamais loin : c'est sous son regard, que Lacan enseigne. Observons-le à propos d'un problème crucial pour la psychanalyse : celui de l'efficace de la parole, et de sa limite. On se souvient que cette question est un point de butée de Freud, lorsqu'au terme de son enseignement il juge nécessaire de doucher ses élèves et de refroidir leur enthousiasme vain quant aux succès croissants de la psychanalyse. Souvenons nous de son insistance à mettre en valeur ce qui résiste irrémédiablement, l'inertie du symptôme, l'attachement paradoxal des sujets à ce dont ils se plaignent le plus. C'est son invention chérie, son grand mythe pulsionnel, sorti du chaudron de la sorcière métapsychologie, qui lui permet de rappeler à tous cette part qui reste à jamais hors de la prise du symbolique, réfractaire aux mots, os résistant au champ du langage et à la fonction de la parole. Freud cerne ce qui se dérobe en terme du quantum d'énergie. Et pour ceux qui le lisent et le suivent dans la pratique analytique, force est de reconnaître qu'il a reconnu cette limite et cette impossibilité (l'exis-

tence d'un impossible à dire) dès les premiers balbutiements de ses efforts théoriques. N'est-ce pas là déjà dans son *Esquisse* ? N'y est-il pas déjà question d'une part qui échappe aux filets du signifiant, de toute trace mnésique, et qui tombe et choisit, *als das Ding* ?

C'est très exactement ce que Lacan recueille et à quoi il s'emploie à donner suite et développement. Le roc freudien est à son tour son horizon, son paysage : ce qui tombe *als dad Ding*, non symbolisé, irrécupérable et irrémédiable, amorce et point d'appel de l'éternel retour du même... La Chose est un pivot de l'enseignement de Lacan. Pour peu qu'on soit sensible à ce qui dans son cours fait écho aux grandes pensées de son temps, on ne peut que prendre un infini plaisir à lire son séminaire *L'éthique* en le faisant résonner avec le texte de Martin Heidegger : *Was ist das Ding* ? C'est jusqu'à la musique des phrases, à leur intonation poétique, que se retrouve ce dialogue. Mais Lacan est-il heideggerien pour autant ? L'est-il même un instant ? Certainement pas plus qu'il ne serait fondé de dire qu'il a été hegelien à un autre moment, sartrien ou lévi-straussien... Il n'est d'ailleurs que de voir que son chemin ne s'arrête pas au concept de Chose, mais que celle-ci n'est qu'une étape dans une élaboration qui le conduira à produire des signifiants qui lui sont bien plus propres, comme ceux de jouissance et d'objet a.

J'ai beaucoup dit me semble-t-il que Lacan fait un pas, au-delà de Freud. Cette affirmation n'est pas en accord avec ce qu'il a si souvent répété, chaque fois qu'il inscrivait sa contribution à l'intérieur du champ freudien, au-dedans du domaine exploré et délimité par Freud. Mais avec le recul que nous avons, on ne peut certainement pas méconnaître ce qui dans le lent retour de Lacan sur la discipline freudienne, relève de l'interprétation du désir du père fondateur : faire un pas au-delà de Freud, c'est tout simplement penser son impensé. C'est ce que fait Lacan, en interrogeant le désir de Freud *dans* la psychanalyse. Cet impensé est religieux.

Il y a là quelque chose qui peut intéresser au plus au point les philosophes. Didier Franck² note à propos de Descartes qu'il a « déthéologisé » des concepts, en les faisant passer du domaine de la foi à celui de la philosophie. Mais il écrit aussitôt que « la marque de provenance » ne s'efface pas : un concept migrant de la dogmatique chrétienne à la philosophie a pour effet « une théologisation subreptice et radicale de la philosophie ». Il me semble que Lacan met en évidence quelque chose de ce type dans la pensée de Freud. N'est-ce pas ce qu'on peut retenir du choix qu'il fait en appelant « Nom-du-Père » ce qu'il repère au principe de la fonction paternelle dans l'Œdipe freudien ? Ainsi, semble-t-il, le mythe freudien se trouve-t-il rattaché à sa source, au discours où il s'origine : le

² Didier Franck, *Nietzsche et l'ombre de Dieu*, PUF, Paris 1998, p. 32.

message judéo-chrétien. D'où un souci constant qui s'exprime par exemple dès « Le mythe individuel du névrosé » : « En un mot, tous les schèmes de l'Œdipe sont à critiquer ». Dit autrement, l'œuvre de Lacan est critique. Elle est même certainement la plus radicale et la plus décapante critique d'une doctrine, faite de l'intérieur même de cette doctrine.

Lacan est dans le champ freudien comme son inépuisable laboureur. On peut utiliser pour définir ce rapport le mot qu'il forge pour un autre usage : il lui est *extime*.

La position de Lacan est singulière. C'est cette singularité qui en fait le prix. Telle qu'il la définit lui-même, elle l'exclue – par son statut d'exception – de tout ce qui peut être rangé sous le nom de philosophie. Le terme d'anti-philosophe (qu'il a pu revendiqué à l'occasion, mais qui n'a pas d'autre portée que dans le contexte où il l'emploie) ne lui convient pas plus. Lacan définit son travail³ comme n'étant pas celui d'un penseur, mais de quelqu'un qui commente inlassablement son expérience (la praxis analytique), en interrogeant la pensée constituée de Freud et sa vérité. L'originalité de cette posture tient dans la double référence qu'elle s'impose : une pratique, où l'analyste est impliqué par sa présence réelle (d'où le terme d'expérience), et une théorie, déjà faite, par celui dans le sillage de qui on se tient. Autrement dit, Lacan enseigne depuis un lieu qui est au point d'intersection, de tension, de conflit, de rencontre, de ces deux domaines dont il constitue l'interface, le joint, le nœud, le gond. C'est de là, et de là seulement, qu'il peut tenir son discours sur ce qui reste au fond « la béance existentielle » du parlant.

Rien de cette béance ne se comble. Tout au plus la parole peut-elle tendre une corde sur l'abîme. De ma faiblesse, il m'appartient de faire ma seule force. Je ne peux trouver d'autre sagesse que dans le matériau de ma propre folie. Aussi, comment mieux dire ce qui est en dernière instance le rapport de Lacan à la philosophie, qu'en lui empruntant le mot d'esprit par lequel il définit la visée de l'analyse : *une folisophie*.

³ Jacques Lacan, *D'un Autre à l'autre*, Seuil, Paris 2006, p. 278.